

ce d'une fille qui était en service chez le même maître que lui, il se déterminait à l'épouser. Cette fille venait d'hériter d'un de ses oncles, qui lui avait laissé une maison et quelques terres, dans un village du pays de Hanovre. Ils partirent ensemble pour aller cultiver leur petit bien.

Benoit, devenu propriétaire à l'âge de trente ans, avait profité de tous les exemples qu'il avait eus sous les yeux dans les pays qu'il avait parcourus : comme il était d'ailleurs actif, adroit et intelligent, il ne se trompa pas sur celles de ces pratiques qui pouvaient être appliquées avec avantage à ses terres. Après avoir étudié leur nature pendant quelques mois, après avoir observé la manière dont on les cultivait, les prix des diverses denrées dans le pays, il se détermina sur le plan qu'il avait à suivre.

Une petite maison, quatorze arpents de terre, et quatre arpents de prairies, composaient toute la fortune de sa femme.

Les terres étaient bonnes ; mais le genre de culture du pays était détestable, et par conséquent les habitants très-pauvres, et le prix des terres bien peu élevé. Benoit avait peine à concevoir qu'on pût tirer si peu de produit des terres de cette qualité, et il se promettait bien de suivre un autre chemin. Cependant, pour adopter un meilleur genre de culture, il lui fallait des bestiaux ; et les six ou sept cents francs qu'il avait amassés, ainsi que sa femme, par leur économie, suffisaient à peine pour se mettre bien médiocrement en ménage, acheter quelques semences, quelques ustensiles de culture, etc. Il commença par prendre un parti assez extraordinaire ; il vendit deux arpents de ses meilleurs prés, que désirait depuis longtemps un des particuliers les plus aisés de l'endroit, et il en destina le prix à acheter quatre vaches. Dieu sait si tout le monde riait de cet arrangement : vendre des prairies pour acheter des vaches ! Mais Benoit savait bien comment on nourrit des vaches sans prairies, et il était bien sûr que les siennes ne mourraient pas de faim.

La première année, il ne mit en blé que deux arpents et demi de terre, qu'il jugea suffisants pour sa provision ; au printemps, il sema de la graine de trèfle sur son blé. Il ensemença, en diverses fois, cinq arpents de terre en avoine avec du trèfle ; il faucha son avoine en vert deux fois, pour nourrir ses vaches à l'écurie ; et son trèfle lui donna déjà à l'automne une coupe passable, tandis que, s'il avait laissé mûrir son avoine, les feuilles du trèfle auraient à peine couvert la terre.

Voulant essayer si la luzerne réussirait bien dans ses terres, il en sema aussi un arpent et demi avec de l'avoine qu'il coupa en vert ; la luzerne,

à l'automne, était déjà haute de près d'un pied.

Il planta cinq arpents de patates et un arpent de *grands choux cavaliers*, dont il avait apporté la graine avec lui, et qu'il donna à ses vaches dans les mois d'octobre et de novembre.

Il sema deux arpents et demi de terre en vesces, (lentilles) qu'il faucha et fit sécher lorsqu'elles furent en fleurs ; puis, comme c'était une terre très-légère, il la laboura aussitôt et y sema des navets, qui lui donnèrent une superbe récolte.

Comme la femme de Benoit était forte et aussi laborieuse que lui, presque tout cela fut cultivé à la bêche et biné de leurs propres mains. Ils furent cependant obligés de se faire aider par un petit nombre de journaliers dans le plus fort des ouvrages, et de faire labourer trois ou quatre arpents de terre, à la charrue, par un cultivateur leur voisin, qui aurait bien parié, en les voyant commencer ainsi, que, dans peu d'années, tout leur bien serait vendu, un champ après l'autre.

Au lieu d'envoyer ses vaches au pâturage, comme c'était l'usage dans le pays, Benoit les fit rester à l'étable ; et, au moyen de son avoine verte, dont tout le monde se moquait, de son trèfle, de sa luzerne et de ses choux ; au moyen de son foin de vesces, de ses patates, de ses navets, pendant l'hiver, il se trouva qu'il aurait presque pu se passer du foin des deux arpents de prairies qu'il avait conservés. Ses vaches, grassement nourries, lui donnaient deux fois autant de lait que les meilleures vaches du village, qui allaient en pâture. Sa femme allait tous les jours vendre son lait en ville, et, au bout de l'année, il se trouva qu'il en avait vendu pour 1.300 fr. Il avait dépensé à peu près 500 fr., tant pour quelques frais de culture que pour quelques objets de consommation nécessaires dans son ménage, et pour acheter un peu de paille dont il avait besoin cette année, à cause de la petite quantité de grain qu'il avait semée ; de sorte qu'il lui restait à peu près 800 francs.

Il aurait bien pu employer cet argent à acheter des terres, car il y en avait alors à vendre à très-bon marché, et qui lui auraient bien convenu, mais il s'en garda bien, parce qu'il s'était imposé la loi de ne jamais acheter de terres que lorsque celles qu'il avait seraient parfaitement amendées, et lorsqu'il aurait du fumier en abondance pour en amender de nouvelles ; il savait bien qu'un arpent de terre bien amendée en vaut deux, et que les terres sans fumier ne payent pas les frais de culture. Au reste, comme ses vaches restaient toujours à l'étable et qu'elles étaient fortement nourries, elles lui donnaient une énorme quantité de fumier, et, dès cette année, il avait déjà pu en couvrir presque la moitié de ses terres. Benoit ne voulut

pas non plus employer son argent à acheter d'autre bétail, parce qu'il n'était pas sûr de récolter de quoi en bien nourrir plus qu'il n'en avait ; d'ailleurs il élevait les quatre veaux qu'il avait eus, parmi lesquels il était bien fâché qu'il n'y eût qu'une génisse.

Comme il ne voulait cependant pas enterrer son argent, et que la vente de son lait lui en procurait tous les jours, il se détermina à l'employer d'une manière qui excita encore la risée de ses voisins. Son étable ne pouvait contenir que huit bêtes ; c'était plus qu'il n'en avait besoin pour le présent ; mais il avait ses plans, et cette année avait suffi pour lui prouver que son plan était bon : il fit doubler son étable, et en même temps il fit construire un réservoir assez vaste pour y recueillir l'urine de ses vaches, comme il l'avait vu pratiquer dans le Palatinat. Par ce moyen, sans diminuer la masse de ses fumiers, il fut en état d'amender, dès l'année suivante, quatre arpents de terre avec cet excellent engrais liquide.

Benoit suivit, la seconde année, à peu près le même système de culture ; mais comme il continuait à élever presque tous ses veaux, son bétail devint plus nombreux ; comme toutes ses terres étaient copieusement fumées, il employa ses économies à en acheter de nouvelles, dont il doublait toujours la valeur par la manière dont il les amendait.

Au bout de quatre ans, il avait déjà assez de terres pour penser à avoir lui-même une charrue ; car il lui en coûtait beaucoup, tous les ans, pour faire labourer ses terres par les cultivateurs ; et d'ailleurs les labours n'étaient jamais si bien faits, ni faits si à propos que s'il avait pu les faire lui-même. Dans ce pays, l'usage était de labourer avec des charrues à avant-train, auxquelles on attelait quatre chevaux. Benoit avait trop longtemps labouré lui-même en Flandre, pour ne pas savoir qu'avec une bonne charrue sans avant-train, attelée de deux chevaux ou de deux bœufs, il pourrait faire tout autant d'ouvrage et de meilleur ouvrage. La plupart des terres de son village étaient fortes, à la vérité ; mais il en avait labouré d'aussi rudes, sans y employer un plus fort attelage. La difficulté était de se procurer des charrues de cette espèce. Il savait que son ancien maître de Flandre avait toujours eu beaucoup de bontés pour lui ; il se hasarda à lui écrire pour le prier de lui envoyer une charrue, qu'il reçut en effet ; en lui envoyant le prix, il en demanda une seconde, que son ancien maître lui envoya encore, en le félicitant sur les heureux résultats qu'il avait obtenus de son industrie.

Benoit dressa deux jeunes bœufs qu'il avait élevés, et, avec cet attelage, il expédiait autant de besogne que les